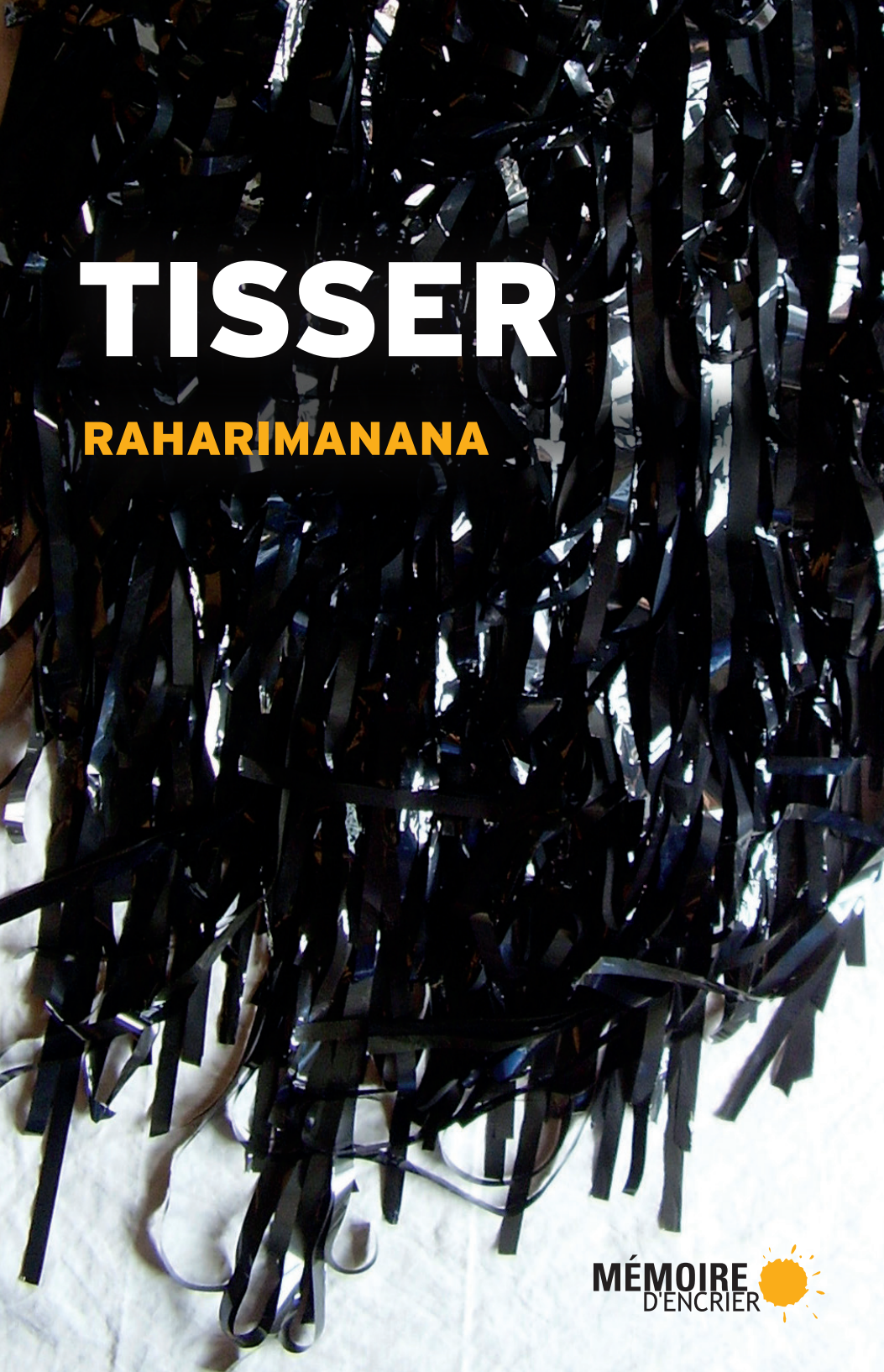




TISSER

RAHARIMANANA

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

TISSER

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

Revenir, Payot / Rivages, 2018 (Prix Jacques Lacarrière, 2018).

Za, Philippe Rey, 2008.

L'arbre anthropophage, Joëlle Losfeld, 2004.

Nour, 1947, Le Serpent à plumes, 2001 ; rééd. « Motifs », 2003 ; rééd. Vents d'ailleurs, 2017.

POÉSIE

Empreintes, Vents d'ailleurs 2015.

Enlacement(s) (coffrets de trois livres), Vents d'ailleurs, 2012 ; rééd. séparée de chaque titre (*Des ruines*, *Obscena*, et *Il n'y a plus de pays*), 2013.

Les cauchemars du gecko, Vents d'ailleurs, 2010 (Prix de la poésie insulaire d'Ouessant, 2011).

Tsiaron'ny nofo (en malgache), éditions K'A, 2008.

JEUNESSE

Trois tresses (illustré par Griotte), Dodo vole, 2018.

Landisoa et les trois cailloux (illustré par Jean Andrianaivo Ravelona), Edicet / Hachette, 2001.

BEAU-LIVRE

Portraits d'insurgés (photos de Pierrot Men), Vents d'ailleurs, 2011.

THÉÂTRE

Le prophète et le président, Ndzé éditions, 2008 (2^e Prix Tchicaya U'Tamsi 1990).

NOUVELLES

Rêves sous le linceul, Le Serpent à plumes, 1998 ; rééd. « Motifs », 2004 (Grand Prix de Madagascar, 1998).

Lucarne, Le Serpent à plumes, 1996 ; rééd. « Motifs », 1999.

ESSAI

Madagascar 1947, Vents d'ailleurs, 2007 ; rééd. bilingues, 2008, 2014.

Raharimanana

TISSER

MÉMOIRE D'ENCRIER

L'image de couverture est une œuvre de Zoarinivo Razakaratriho.

UN RÊVE D'ÉCRITURE //

S'étire le temps d'un récit, dépassant la vie de son auteur, se distend le temps de la pensée, rejoignant le rythme de l'univers. Le fil est continu, d'une pensée à l'autre, d'un jet en continuels mouvements, le mot est chrysalide, l'envol est de circonstance, d'une bouche ouverte ou d'une main qui trace, le sens est comme le papillon, éphémère. Le récit a sa vie propre, étire son fil d'un siècle à l'autre, d'une génération à l'autre, d'une pensée à l'autre, d'une culture, d'une civilisation, au-delà de sa source. Fil qui n'est pas d'une seule couleur, il irradie sous le soleil, se tempère dans l'ombre, selon le temps qu'il fait, l'époque traversée, presque au gré de l'être qui s'en empare, au bon vouloir des oreilles qui se tendent. Penser est élonger du passé, et vers le futur, c'est s'émanciper de l'espace.

Voici que mort déjà, à peine ancêtre, je me rêve énoncé libre, délivré de l'origine, parlant à tous. Et pourtant...

Je me déroule d'un recoin qu'on remarque peu. On me cherche, on peut me trouver, d'un passé que beaucoup espère discret. Qui aimerait soulever ce qui fâche, les points sombres de l'Histoire? Je vous viens d'un récit violent, de nombre de pays, d'un récit traversé et clivé par l'esclavage, la colonisation et la mondialisation. Vous qui vivez maintenant, vous qui me devinez là, en vous, semblant déjà familier car chuchotant en vos veines le tumulte des époques, celles passées, et celle dite actuelle – l'époque n'a aucun sens pour moi,

l'actualité, le présent, moi qui serpente à travers les cours de la vie comme on serpente à travers les ruisseaux, la source est la finalité, la mer retourne dans les entrailles de la montagne, je confirme, une époque des idéaux mis à terre au profit des armes et de l'argent, sous le cynisme du monde qui se proclame développé, dans le rire des accapareurs de pouvoir qui se drapent de morgue et se proclament maîtres de la cité, maîtres de la Bourse, maîtres du culte ou de tout autre maillage collectif.

D'un récit coupé je vous viens.

D'un récit si peu cousu.

D'une répétition des échancrures et d'une encoche rarement reprise.

Mon long temps me confronte à ce rêve à dire et le relativise.

Je rêve mais je ne peux pas trop m'y adonner.

Je tisse. Évanescence des esprits.

Depuis si longtemps. Depuis tant et tant...

Je dois tenir compte des nœuds.

Je tisse.

Je dois tenir compte des déchirures, des pans oubliés et des motifs introuvables, à réinventer.

Chaque fois que je me glisse en un vivant. Chaque fois que j'anime un verbe, un chant, un mouvement.

Des mots d'utopie et des cris de rage. Des mots d'apaisement et la révolte sans cesse déferlante.

Tisser ne se peut sans geste précis. La colère n'y a pas sa place.

Et je l'ai dit. Je suis ancêtre.

Je le suis.

Je suis mort, l'ourlet de tous les vivants, le point de finition entre les générations.

Imaginez-moi comme une fumée bleue évanescence, se brumant, dès qu'on l'aperçoit, je me déroule d'un recoin qu'on ne remarque pas, rappel d'azur et l'infini pressenti.

Tisser exige un objectif de perfection et de beauté.

Je n'ai pas le choix, je me dois l'espérance pour ne pas errer dans cette vastitude du sensible et de l'imperceptible. Alors oui, je tisse. Inlassablement. Malgré mes défaites. Malgré mes insuffisances et mes lacunes.

J'impose le silence à mes douleurs. J'impose le calme à mes fureurs. Et je regarde l'ouvrage. Je regarde mes mains qui ne sont pas mes mains et qui travaillent. Je pense à l'intention. Bien éphémère intention. Celle de destiner le tissu à l'usage. Utile et beau. Avant qu'on ne le jette. Avant qu'on ne le remplace. Avant que d'autres intentions ne succèdent à d'autres, des intentions que toujours je désire belles...

Alors, je vais à ces mythes qui me tressent, à ces mythes qui s'emparent de chaque fibre qui me constitue. Des mythes simples. Que d'aucuns disent primitifs contes. Ou légendes. Qu'importe. Je m'y épanouis. Dans chaque mot voyez-vous. Dans chaque séquence qui peut vous sembler anodine.

Les mythes viennent du lointain, du plus lointain que moi, des voix profondes et pourtant si présentes, les mythes traversent le temps comme l'aiguille de lumière qui ne se plie pas et qui ne casse pas. Multiple retour des vies vécues. Les mythes se donnent, se réinventent et demeurent intacts.

Alors oui, je vais à eux.

Je tisse leurs thèmes et motifs, ils déploient le long du lent un vaste drapé où l'imaginaire se tapit dans les plis. Lent de l'efflorescence et du temps qui s'étend. Un drapé qui s'ouvre à toute langue, à toute imagination, à tout être sans barrière. Les mythes traversent l'univers.

Pour une expansion du possible et de l'imaginaire.

RALANITRA ET RATANY //

Il y eut. Et ce fut le Ciel. Qui de lui-même se nomma Ralanitra-Nanahary, principe mâle. Ce n'est pas l'homme. Juste le principe mâle. Il créa les étoiles. Et parmi les résidus des étoiles, la Terre. Un accident. Laissé là. Ralanitra-Nanahary

ne s'en occupa pas. Qu'importe. La Terre s'anima et se réveilla. La Terre est le principe femelle, ce n'est pas la femme. Juste le principe femelle. Et malgré qu'elle ne fût que résidu, elle eut conscience et se nomma également. Ratany, c'est le nom qu'elle se choisit. Ratany. Une Terre informe. Sans relief. Sans vie. Sans vie? Non. Sans autre vie que la sienne. Qu'appelle-t-on Vie? Ratany *était* et elle le savait. Cette conscience en elle lui suffisait. Malgré cette solitude.

D'autres anciens qui rapportent l'histoire ne s'y étaient pas trompés. Ralanitra, ils l'avaient nommé Zanahary-Ambony, le Dieu d'en-haut, mâle; et Ratany, Zanahary-Ambany, le Dieu d'en-bas, femelle.

Ratany modela des corps. Le mythe ne dit pas comment. Cela n'a pas d'importance. La manière. Des corps dans la matière de la Terre. Des corps qui n'avaient pas seulement forme humaine. Des corps de toute espèce. Des corps qui ne prirent pas vie. Pas une seule fois.

Ratany modela sans relâche si bien que Ralanitra s'en aperçut. Ralanitra eut envie des statues – il n'en avait jamais vu, ni pensé à ça, et voulut s'en approprier. Ratany refusa de les céder.

Dans sa colère, le Ciel descendit vers la Terre, pluie pour faire fondre les statues, éclair, tonnerre, feu, soleil pour les brûler. La Terre, pour se défendre, se souleva, monts et collines, pics et montagnes, où elle cacha les statues, grottes et excavations, trous et tanières. Dans le froid et les ténèbres.

De la Terre soulevée, naissance des vallées et ébauche des plaines. Du Ciel déversant toujours sa pluie sa colère, voici les rivières. Furent les lacs, furent les mers. Dans toute forme et courbure de la Terre, dans les sinuosités et les lacis, lacis d'herbes et de fines roches, l'eau chercha trace des statues et de leurs esquisses, dans le ventre des montagnes, dans les grottes de la mer. Le soleil écarta les ténèbres, brûla le moindre soupçon d'ombre. Mais Ratany n'ouvrit pas ses mains pour livrer ses sculptures. Le mythe ne dit pas combien de temps

cela dura. Des millénaires? Mais quel mythe, en ce monde, tient compte du temps?

Dans cette dispute, la Terre changea bien. Et le Ciel aussi. Le soleil alla d'est en ouest, traquant sans fatigue. Les éclairs fendirent la Terre, à n'importe quel point. Les eaux coulèrent, ne cessèrent de couler.

Ralanitra demanda une trêve et fit une proposition à Ratany.

— Je t'écoute, dit la Terre.

— Au lieu de nous disputer, voyons les choses d'une autre manière. Tu as des statues qui n'ont pas de vie. J'ai de la vie qui n'a pas de corps. Unissons-nous. Je te donne la vie. Tu me donnes les corps.

Ratany accepta à la seule condition qu'une fois en vie, les statues restent sur Terre, en y mêlant leurs souffles, en se reproduisant à l'infini. Ralanitra concéda, mais comment pourrait-il jouir de la compagnie de ces statues si elles restaient indéfiniment sur Terre? Alors les deux parties se dirent qu'elles pouvaient mourir les statues, la mort sur Terre pour une naissance vers le Ciel. Ratany accepta.

Ainsi, le corps créé par la Terre reste à la Terre, poussière il redeviendra, ici-bas. Ralanitra-Nanahary insuffla un filet de vie dans le corps, c'est l'esprit. Vie et esprit qui lui reviennent lorsque la Mort intervient. Vie et esprit qui seront dorénavant ancêtres, formant un monde auprès de lui, tout là-haut.

Il et Elle firent ainsi.

Voilà pourquoi la Vie est sur Terre avant de rebasculer au Ciel. Le Dieu d'en-bas, la Terre, Zanahary-Ambany, préside les affaires des Vivants. Le Dieu d'en-haut, le Ciel, Zanahary-Ambony, préside les affaires des Morts.

Les Morts ne sont pas coupés des Vivants. Le fil de la vie et le souffle de l'esprit les relient toujours.

La Terre sortit les statues de ses mains et les exposa au jour. Le Ciel leur offrit la vie en infiltrant l'esprit en eux.